

Bazin renaît !

par Louis Medler

ÉTAIT-IL DONC MORT ? Pas dans tous les cœurs, assurément. On a pu lire, en 2003, dans *Le Sel de la terre*, l'éloge vibrant que lui rendait un jeune homme conquis et enthousiasmé par son œuvre ¹. Mais il faut reconnaître que le romancier René Bazin (1853-1932) n'attire plus les foules. Immensément populaire jusque dans les années 1950, il semble avoir disparu de la mémoire collective. A-t-il définitivement fait son temps ?

— *Non !* ont crié d'une seule voix les participants au colloque international organisé à Angers les 10, 11 et 12 mars 2016 par l'Association des Amis de René Bazin et les Archives départementales de Maine-et-Loire (qui ont hérité des papiers de l'écrivain angevin). Non ! René Bazin n'a pas dit son dernier mot. Et si les années 1960 l'ont poussé dans le « purgatoire des écrivains », l'exil ne sera que temporaire. Mieux : l'hiver est désormais passé, et l'on sent germer, depuis quelques années, une véritable renaissance bazinienne. Attendez un peu, et vous verrez !

Qui a tué René Bazin ?

Mais d'abord, d'où vient cette désaffection ? Qui a tué René Bazin ? Car il ne s'agit pas d'une mort naturelle. C'est ce que Mathias Burgé (professeur agrégé d'histoire) a fait comprendre à demi-mot – ou, plus exactement, à grands mots universitaires – en montrant comment le « processus de cristallisation mémorielle » qui aurait dû, normalement, inscrire définitivement René Bazin dans notre patrimoine français, a été interrompu et perturbé dans les années 1960.

Jusque-là, le succès ne s'était jamais démenti. Une vingtaine de romans ont été tirés chacun à plus de 50 000 exemplaires. *La Terre qui meurt* a connu 300 éditions successives. Les œuvres de Bazin ont été adaptées au cinéma, au théâtre et même à l'opéra. Le portrait de l'auteur figurait parmi les images à collectionner offertes aux enfants dans les plaquettes de cho-

¹ — Henri DARMONT, « René Bazin, instrument de la grâce » dans *Le Sel de la terre* 46, p. 116-160.

colat. Au Canada francophone – confirme Mireille Keller, doctorante à l’université de Manitoba – Bazin était non seulement étudié en classe, mais cité par les élèves parmi leurs auteurs scolaires préférés.

Tout cesse subitement dans les années 1960. Partout. En France, au Canada, en Espagne (où les traductions de ses œuvres avaient grand succès), René Bazin cesse d’être réédité. Il disparaît des librairies, des journaux, des manuels scolaires comme des travaux universitaires. Le patronyme demeure (comme pour aider la disparition à passer inaperçue), mais complété ; c’est celui du neveu révolté : Jean-Pierre Hervé Bazin (*Vipère au poing*, 1948). Que s’est-il passé ?

Différentes pistes

Comme toujours, les explications sont multiples.

Pour les uns, les thèmes de prédilection de René Bazin sont tout simplement dépassés. L’exode rural, qui inquiétait tant la vieille France, est désormais un fait accompli. *La Terre qui meurt*, dites-vous ? Mais elle est morte depuis longtemps, mon pauvre Monsieur ! Enterrée, même, si l’on ose dire, en entraînant son auteur dans sa tombe. — La question de l’Alsace-Lorraine, si longtemps brûlante, n’a plus qu’un intérêt historique. — Les problèmes sociaux ont trop évolué pour qu’on puisse se reconnaître dans des descriptions datant, au mieux, des années 1930. — La religion catholique, si prégnante dans les romans baziniens, n’est plus que l’ombre d’elle-même. — Sans parler de la « libération » des mœurs qui fait paraître non seulement *vieillots*, mais étranges et même incompréhensibles pour certains jeunes lecteurs, des jugements moraux qui semblaient évidents à l’auteur (une des intervenantes du colloque, enseignante en université catholique, eut, à ce sujet, des propos plutôt affligeants).

D’autres soulignent combien le style de Bazin – si descriptif – a été « ringardisé » par l’invasion des images animées, qui a changé, pour les masses, le rythme même de la lecture. Comme au cinéma, il faut de nouvelles images à chaque ligne. Pas question de s’attarder sur les nuances. A de tels lecteurs, Bazin paraîtra facilement mièvre : pas assez contrasté, pas assez agité, pas assez épique.

Ces explications, qui ont leur part de vérité, demeurent insuffisantes. Oui, Bazin a perdu de son actualité. Mais pas davantage que Zola ou George Sand, qui ont gardé toute leur place dans les lettres françaises. Pourquoi Bazin n’a-t-il pas, au moins, une place de *grand témoin* ? Témoin non seulement d’une époque révolue, mais de bouleversements qui affectent encore notre présent et affecteront certainement notre avenir ?

La laïcisation forcée de notre pays, l’urbanisation intensive, la déshumanisation des rapports sociaux (désormais centrés sur l’argent) n’ont pas

fini de porter leurs fruits. Bazin reste, sur ces thèmes, d'une actualité brûlante. Au moins pour comprendre *comment* on en est arrivé là.

Quant au style, Bazin demande sans doute plus d'efforts qu'un roman de gare. Mais n'apporte-t-il pas davantage ? Les éditeurs, professeurs, journalistes, libraires, bibliothécaires, fonctionnaires de la Culture et toutes les associations culturelles si largement subventionnées ne doivent-ils donc promouvoir et diffuser, en matière littéraire, que les produits dérivés des films à succès ?

Quand il s'agit de propagande subversive (en tout genre), on tient le discours inverse. Foin du populisme ! Peu importe le succès ! L'argent public coule à flots pour subventionner l'édition d'ouvrages qui ne seront achetés par personne, sinon par quelques bibliothèques complaisantes, financées elles aussi par l'État (la boucle est bouclée). Mais pour maintenir la mémoire d'un auteur de qualité, qui avait tout de même largement fait ses preuves, et connu un *réel* succès populaire, tous les « agents culturels » firent étrangement défaut. Pendant quarante ans, jusqu'à ce que l'Association des Amis de René Bazin s'emploie péniblement à remonter la pente : rien ! La mémoire de René Bazin a bel et bien été *assassinée*, pour des raisons essentiellement idéologiques.

Le masque de l'assassin

Le critique littéraire Jacques Vier, évoquant la biographie du père Charles de Foucauld que Bazin publia en 1920, s'exclamait : « Foucauld ? C'était s'exposer aux assassins ! »

Le mot fut cité, sans plus d'explications, dans la conférence de clôture ¹. Il était difficile à un colloque officiellement patronné par l'Académie française (grâce à l'académicienne Danièle Sallenave, qui prononça la conférence inaugurale ²) d'aller beaucoup plus loin. Mais *l'assassin* n'est pas très difficile à identifier.

Il porte habituellement un masque, et le grand tort de René Bazin fut certainement d'oser y toucher. Car plus encore que la biographie de Charles de Foucauld, c'est le roman intitulé *Davidée Birot* (1911) qui attira sur René Bazin la haine féroce des autorités républicaines. Le bulletin *L'École laïque* expliquait que Bazin y peint « une petite institutrice publique qui s'aperçoit que son enseignement est vide ³ ». Institutrice *publique* ? Bazin employait le mot officiel : *laïque*. Mais un détail gênant laissait voir qui se cache derrière le masque de la *laïcité*, puisque Bazin montrait, sans insister,

¹ — Conclusion prononcée par George Cesbron, professeur émérite à l'Université d'Angers et à l'Université catholique de l'Ouest.

² — Danièle Sallenave, souligna prudemment qu'elle ne partageait pas les convictions de René Bazin. Elle venait rendre hommage, avec sympathie, au talent de l'écrivain dont elle occupe aujourd'hui le fauteuil académique, mais elle n'entendait pas cautionner ses idées.

³ — C'est ainsi que le bulletin *L'École laïque* résumait le roman, sous la plume de S. S. (cité par Jean-Luc MARAIS, dans sa conférence : « *Davidée Birot*, une postérité imprévue »).